

Catherine Sauvage : La chanson française, la vraie

NATHALIE PETROWSKI

Elle n'habite plus Saint-Germain-des-Prés. Elle n'y a jamais habité de toutes façons. Elle ne fréquente plus Léo Ferré. Léo Ferré n'est plus ce qu'il était de toutes façons. Elle ne fait pas partie de la «jet society». Elle n'en a jamais fait partie, comme de raison.

Elle s'appelle toujours Catherine Sauvage. Elle chante encore même si elle pourrait fort bien s'en passer et qu'elle serait heureuse à cultiver son jardin en banlieue de Paris.

Pour une certaine génération, il suffit de prononcer le nom de Catherine Sauvage pour que se bousculent les souvenirs.

Catherine Sauvage c'est une époque : l'après-guerre à Paris, les folles nuits de Saint-Germain-des-Prés, la rage de vivre après en avoir araché, les pantalons noirs, les yeux pas maquillés, la cigarette aux lèvres, un livre de Sartre sous le bras, rien à manger mais toujours à boire, rien dans les poches mais pleins de rêves dans la tête.

Premier spectacle en 1954. « La différence entre Juliette Greco et moi, c'est qu'elle était connue avant Saint-Germain-des-Prés, alors que moi j'étais personne et que je crevais de me retrouver sur une scène. »

C'est Ferré qui l'a aidée, qui l'a poussée, Ferré qu'elle a chanté en premier avant de s'attaquer aux autres, tous les autres, sauf Brel et Trenet. « Ils n'avaient pas besoin d'interprètes pour leurs chansons », dit-elle avec un respect voilé.

Depuis 1954 donc, Catherine Sauvage chante ou plutôt interprète de la chanson comme du théâtre. Elle a connu la gloire. Elle a connu tous les grands.

Elle passait toutes ses nuits avec eux dans les bistros et les boîtes de Saint-Germain-des-Prés. Elle les appelait par leur petit nom.

Elle a aussi connu des heures plus sombres quand la France a viré à l'écrou. Elle n'a pas arrêté de chanter pour autant. Elle a même chanté plus fort à travers le monde comme la dernière ambassadrice, le dernier haut-parleur de la grande chanson française.

« Moi, mademoiselle, me dit-elle, j'ai chanté Aragon à Calcutta et à Inderabad. Le piano est arrivé à dos d'homme. J'ai ouvert l'ambassade française à Rangoon en Birmanie. J'ai chanté à Séoul, une salle de 700 places, bourrée. J'ai chanté à Guadalajara, ils ne comprenaient rien mais ils écoutaient de toutes leurs



Photo Jacques Grenier

Catherine Sauvage a chanté au Québec au début des années 60 mais n'y est pas revenue durant 27 ans. Elle est de retour pour se produire ce soir et demain au Théâtre Félix-Leclerc, à Montréal.

oreilles. Pourquoi ? Je ne le sais pas. L'alchimie, les mots, la musique, la présence de la chanteuse, c'est inexplicable ces choses-là.

Catherine Sauvage a chanté au Québec au début des années 60. Elle venait souvent à cette époque-là, parrainée par ses amis Félix Leclerc et Gilles Vigneault, qu'elle a endisqué. Puis : plus rien, le silence, une absence qui a duré 27 ans.

« Je ne suis pas revenue ici parce que personne ne m'a invitée », répond-elle sans sourcilier. Il y a quatre ans pourtant, on a pensé à elle. Les gens de la défunte Poudrière ont lancé leur programmation avec elle. « J'ai chanté avec de la poussière de ciment plein la voix mais c'était très émouvant comme retrouvailles, c'était presque comme avant. »

Catherine Sauvage est revenue cette semaine. Elle chante ce soir et demain. Théâtre Félix-Leclerc. Le piano ne viendra pas à dos d'homme ni à dos de charneau.

Les spectateurs comprendront les textes, ce sont les mêmes textes que la même Sauvage chante depuis toujours. Pas juste des textes, mais des

grands textes écrits par de grands auteurs : Ferré, Aragon, Brecht, Villon, Vigneault. La chanson française dans sa plus pure tradition.

Aujourd'hui, Catherine Sauvage n'a pas plus d'âge qu'elle n'a d'image. Elle n'est pas comme Juliette Greco, le polaroid ambulatoire d'une époque, drapée de mystère pour mieux cacher l'usure des années.

Catherine Sauvage n'est pas une chanteuse usée. Une flamme brille encore au fond de ses yeux verts. Une flamme suivie d'une roulotte. C'est un mot qui revient souvent dans la conversation. Roulotte ? Je ne savais pas qu'il y avait des roulettes à Saint-Germain-des-Prés ?

« Bien sûr que non, répond Catherine Sauvage. La roulotte c'est un état d'esprit, c'est la bohème, les gitans. Je crois qu'il y a trois sortes d'artistes. Ceux qui, dès qu'ils sont reconnus, filent directement vers la «jet society». Puis il y a les bourgeois — je n'ai rien contre —. Ils vivent réfugiés dans leur palais avec leurs grands diners et leurs grands vins. De temps en temps, c'est plutôt agréable. Finalement, il y a ceux qui

vivent dans la roulotte, ceux qui se foutent du confort matériel, ceux qui font les choses quand ils ont envie de les faire. J'ai vécu pendant huit ans avec Brasseur, et avec lui c'était la roulotte tous les jours. »

Et maintenant ? Maintenant, Catherine Sauvage s'est un peu rangée. Elle habite en banlieue de Paris. Pas d'enfants, pas de mari, juste des chats, des chiens et des fleurs.

Lorsque l'argent vient à manquer, elle part en tournée à travers le monde. « Si j'avais de l'argent, ça me serait égal de continuer ou pas, d'autant plus que j'ai plutôt fait le tour de ce que j'avais à faire. J'aime encore être sur une scène surtout lorsque j'y suis, c'est tout le reste que je n'aime pas. »

La nouvelle chanson française ? Ni vue ni connue. Très peu, merci, répond Catherine Sauvage. « J'aime mieux mes auteurs à moi que tous ceux qui tournent à la radio en ce moment, avec l'exception d'Higelin que j'aime beaucoup, mais bon c'est pas tout à fait la jeune génération. Renaud me plaît par certains côtés mais il y a chez lui un tel parti pris de la zone que c'en est devenu un truc. J'ai horreur des trucs. C'est faux. »

Quant à Jonasz, ajoutez-le, c'est pas mon genre, on est pas sur la même longueur d'ondes. J'aime pas les hommes qui pleurent sur scène, les femmes non plus. Moi je suis un personnage de Ferré, je suis plutôt au deuxième degré. Appelez cela de la distanciation brechtienne, appelez cela comme vous voulez, j'aime qu'il y ait de l'humour, de la vie et que ça soit gai. »

Et la vie en 1987, pour une vieille routinière qui en a vu d'autres ? La vie, c'est toujours la vie avec ses crétiens et ses imbéciles, avec ses hommes politiques qui n'ont rien à dire.

« Il y a une merveilleuse phrase de Philippe Léotard que je me suis empressée de voler : moi je ne peux pas estimer quelqu'un qui me demande de voter pour lui. Ça résume tout à fait ma pensée. Le danger de nos sociétés, c'est de porter aux nues et de créer des mythes avec des gens totalement insipides. C'est que je vois autour de moi, ça et le marketing, le briefing, les clips, Flaubert en bande dessinée. »

Ne restent donc que les souvenirs, les vieux copains, les chats, les chiens, les fleurs et puis quelques chansons dispensées comme un art de vivre. Quelques chansons, un piano et une chanteuse qui a fait le tour mais qui revient saluer tout de même, parce qu'on le lui demande, parce qu'elle le veut bien.

À NE PAS MANQUER

VARIÉTÉS



Sans doute le spectacle le plus visuel qu'il nous sera donné de voir cette année, la comédie musicale *Cats*, d'Andrew Lloyd Webber, est à l'affiche du théâtre Saint-Denis pour 14 semaines. Représentations du lundi au samedi à 20 h, matinées à 14 h les mercredis et samedis. Vingt-deux chattes et chats à l'image des humains, avec leurs grandeurs et misères, dans un décor-dépotoir à l'échelle des félins, avec des costumes et des maquillages qui n'ont pas fini de nous hanter, et, surtout, des interprètes jeunes, beaux, souples, enthousiastes et «féliniens» à souhait.

DANSE



La première visite du Lyon Opéra Ballet. C'est à Ottawa, au Centre national des arts, que la compagnie Lyon Opéra Ballet fera ses débuts au Canada. La troupe propose une nouvelle version de *Cendrillon*, chorégraphiée par la Française Maguy Marin, l'une des chefs de file du ballet dans l'Hexagone. Ce soir et demain à 20h30.

ARTS VISUELS



La folie dans la ville. Les édifices du centre-ville sont bien là, reproduits à l'échelle, mais pourtant un vent de folie souffle sur ces belles maquettes de bois agglutinées au sol, inclinées comme la Tour de Pise. Pierre Granche donne à Montréal sa forme préférée, celle de la pyramide tronquée, la soulève sur des rails, l'encercler de fortifications et la couvre de poésie. La plus belle oeuvre de ce jour de ce grand sculpteur. Galerie Christiane Chassay, 20, rue Marie-Anne ouest, informations : 284-2631, jusqu'au 17 octobre.

La Quinzaine de théâtre de Québec

Rachel Lortie prend les choses en mains

ROBERT LÉVESQUE

Il y aura bel et bien une troisième édition de la Quinzaine internationale de théâtre de Québec, du 27 mai au 11 juin 1988, et si l'on en croit Ra-

chel Lortie, ex-directrice administrative de l'événement maintenant devenue directrice générale, directrice administrative et directrice artistique, les cinq continents y seront représentés par les plus grands artistes du théâtre.

Hier matin, à Québec, Mme Lortie faisait taire les rumeurs de toutes sortes en rencontrant la presse de la Vieille capitale pour faire part de la survie de la Quinzaine (après le départ de son directeur artistique Alexandre Hausvater), et préciser ses

objectifs qui semblent immenses.

« La Quinzaine va devenir le plus grand show room de tout ce qui excelle en théâtre partout dans le monde, quel qu'en soit le style ou la forme. Québec sera le rendez-vous des plus grands créateurs et artistes évoluant à travers le monde. C'est en ces termes que Mme Lortie a résumé l'objectif et le mandat de la Quinzaine de Québec telle qu'elle entend les appliquer. »

Ce week-end, Mme Lortie quitte le Québec pour un périple européen d'un mois et demi où elle ira, dans 13 pays au moins, s'enquérir de ce qui pourra être invité à Québec.

Mme Lortie commence sa tournée en Autriche, pour aller ensuite en Yougoslavie, en Bulgarie, en Hongrie, en Pologne, en Tchécoslovaquie, en Belgique, en France, en Suède, en Finlande, en Allemagne (on n'a pas précisé laquelle), au Danemark et en Union soviétique.

Par ailleurs, comme l'indiquait LE DEVOIR le 22 septembre, Mme Lortie assurera la direction artistique avec un comité de conseillers. Ce comité sera formé des comédiens québécois François Tassé, Monique Miller, Yvette Brind'amour et Elizabeth Chouvalidzé, et des comédiens canadiens anglais Martha Henry et Robin Philips.

Un représentant du ministère des Affaires culturelles participait à cette rencontre de presse, hier, pour remettre à Mme Lortie un premier versement de \$ 100,000 sur une subvention dont on ne connaît pas encore la somme globale.

À la recherche du Klimt perdu

ANGÈLE DAGENAIS et PAUL CAUCHON

Montréal peut-il se payer une oeuvre de Gustav Klimt ? Il semble que non, si on se reporte à la triste histoire révélée cette semaine par M. Nahum Gelber, lors de l'assemblée annuelle des membres du Musée des Beaux-Arts de Montréal.

Une histoire qu'on pourrait intituler « Comment le Musée a perdu un Klimt de \$ 3,5 millions. »

M. Nahum Gelber est directeur de l'un des comités d'acquisition du MBA (*Art non-canadien après 1900*). Ces fameux comités sont à la recherche de généreux donateurs, car le Musée ne peut compter que sur un budget de \$ 300,000 par année pour enrichir son patrimoine.

Le comité apprend donc l'année dernière qu'une oeuvre du célèbre peintre autrichien de l'Art Nouveau accrochée depuis longtemps aux murs d'un appartement de Côte-des-Neiges, s'apprête à quitter Montréal pour Sotheby's, à New York, où son propriétaire projette de la vendre à l'enchère.

L'oeuvre est bien connue du Musée, car elle a été prêtée par son propriétaire pour une période d'un an à la galerie du XXe siècle (2e étage), après que le Musée l'ait entièrement restaurée.

Il s'agit d'un portrait de famille inconnu du public, n'étant jamais sorti du cercle familial, le *Portrait*

d'Eugenia Primavesi, mère du collectionneur en question.

Branle-bas de combat au Musée, on se dit fébrilement qu'il faut absolument que Montréal conserve cette oeuvre. D'autant plus que les Klimt sont très rares au pays, le Musée des Beaux-Arts du Canada en possédant un très beau, et l'Art Gallery of Ontario, un autre plus petit.

L'oeuvre est évaluée à \$ 3,5 millions. Le Conseil d'administration du Musée essaie d'amasser la somme auprès de donateurs privés, mais il est clair qu'on ne pourra jamais conserver ce Klimt sans le soutien de l'État.

On s'adresse donc au ministère fédéral des Communications, qui a un programme d'aide pour de tels cas.

Or, le MBA réclamait une somme de \$ 2,8 millions auprès du fédéral, soit l'équivalent du budget total de ce programme des biens mobiliers culturels pour une année entière.

Après un examen fort minutieux du dossier, confirme un porte-parole du ministère des Communications, la demande dut être rejetée parce qu'elle était démesurée compte tenu du budget disponible.

Que devint le Klimt tant convoité ? Il fut acheté au printemps dernier par un collectionneur japonais qui l'emporta avec une mise de \$ 3,5 millions (US), plus une prime de 10% pour l'encanteur Sotheby's.



Il y a 2 raisons pour acheter ce livre:

Quand on a vu *Sol* au théâtre, on a besoin de le lire pour prolonger le PLAISIR du spectacle.

Quand on ne l'a pas vu, on ne peut se passer de ce PLAISIR, on doit le lire.

«L'UNIVERS EST DANS LA POMME»

Les monologues du spectacle et ses meilleurs succès en reprise.
208 pages 12,95\$

Stanké